



**HAL**  
open science

# Le métarécit national des médias d'information : entre production de la race et de la classe et légitimation des rapports sociaux

Marion Dalibert

## ► To cite this version:

Marion Dalibert. Le métarécit national des médias d'information : entre production de la race et de la classe et légitimation des rapports sociaux. *Recherches féministes [revue interdisciplinaire francophone d'études féministes]*, 2020, 33, pp.35 - 51. hal-02943206

**HAL Id: hal-02943206**

**<https://hal.science/hal-02943206>**

Submitted on 5 Oct 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marion Dalibert

Université de Lille - Laboratoire GERiCO  
Domaine universitaire du « Pont de Bois »  
BP 60149  
59653 – Villeneuve-d'Ascq Cedex  
France

[marion.dalibert@univ-lille.fr](mailto:marion.dalibert@univ-lille.fr)

### **Le métarécit national des médias d'information : entre production de la race et de la classe et légitimation des rapports sociaux**

L'une des spécificités de la nation française, c'est son attachement profond à la République pour garantir l'égalité des citoyen·nes<sup>1</sup>. Contrairement aux pays associés au multiculturalisme, l'échelle d'action de la République est systématiquement individuelle, et non collective, et ce pour éviter que des communautés d'individus formulent des demandes à l'État en raison d'un attribut identitaire (race, religion...)<sup>2</sup>. La légitimation de telles demandes pourrait en effet impliquer que les réponses apportées par les institutions soient discriminantes à l'égard de ceux qui ne partagent pas la même identité sociale. Or, quand on interroge les processus de médiatisation, nous sommes face à un paradoxe : même si, pour garantir l'égalité des citoyen·nes, la République française refuse de reconnaître l'existence de groupes sociaux en son sein, les médias nationaux donnent quotidiennement et symboliquement corps à des collectifs déterminés par l'âge, le genre, la religion, la classe et/ou encore la race, et produisent des hiérarchies que je me propose d'interroger ici.

Je veux notamment montrer que les médias d'information généraliste formalisent un métarécit national qui, en plus de représenter la France comme un territoire composé avant tout de groupes sociaux, valorise particulièrement ceux qui sont majoritaires en les caractérisant par une ethnicité et moralité modèles. En parallèle, ce métarécit exclut symboliquement les minorités de la définition symbolique du Nous national, en associant leurs pratiques à un « régime de valeur » (Skeggs 2018) plus ou moins négatif par la description de leur « performance de genre » (Butler 1990). Ce métarécit consolide l'hégémonie de la masculinité, de la blancheur, de l'hétérosexualité et des classes supérieures car il expose ceux qui possèdent le moins de pouvoir économique, social, politique et culturel comme instaurant les plus grandes inégalités, tandis que ceux qui profitent des avantages liés aux rapports sociaux y sont donnés à voir, paradoxalement, comme étant les plus égalitaires. Les inégalités matérielles, c'est-à-dire qui se manifestent dans le champ économique (et qui rendent compte de différences de salaire par exemple) sont ainsi consubstantielles d'un environnement idéologique qui les légitime et que les médias participent à produire et à faire circuler.

Cette proposition théorique constitue un bilan des travaux de recherche que je mène depuis plus de 10 ans sur les représentations et rapports de genre, de race et de classe dans les médias nationaux d'information généraliste. Elle s'appuie sur l'étude de plusieurs corpus de presse écrite ou plurimédiatiques (presse écrite, web, télévisée, radiophonique) contemporains collectés de manière exhaustive pour analyser la médiatisation de mouvements sociaux

---

<sup>1</sup> Je remercie chaleureusement Sarah Lécossais et Nelly Quemener pour leurs relecture et remarques pertinentes qui ont conduit à améliorer considérablement cet article.

<sup>2</sup> Sur cette question, voir les travaux de Véronique De Rudder, Christian Poiret et François Vourc'h (2000) et Réjane Sénac (2015).

antiracistes (Marche pour l'égalité et contre le racisme, le mouvement – devenu parti – des Indigènes de la République), de collectifs féministes (Ni putes ni soumises, Femen, la Barbe, Osez le féminisme, Lallab, Mwasi, #balancetonporc), des minorités dites « roms », du genre musical du rap et du premier roman d'Édouard Louis *En finir avec Eddy Bellegueule*. Malgré leur apparente diversité, ces corpus concourent tous à la construction du « problème public » (Cefaï 1996) des inégalités sociales attendu qu'ils définissent des victimes et coupables privilégiés de racisme, de sexisme et/ou d'homophobie, et comportent des discours explicatifs sur la manière dont se déploient ces rapports de pouvoir. La participation à la construction sémantique d'un tel problème de société peut paraître évidente pour ce qui est de la médiatisation des mouvements féministes et antiracistes, mais elle l'est également en ce qui concerne les autres corpus. Les victimes et responsables d'inégalités sont figurés a minima par le biais de syntagmes désignatifs, que je relève et trie systématiquement afin d'obtenir des données quantitatives<sup>3</sup>. Tout en prenant en compte l'instance d'énonciation et la période, celles-ci me permettent de saisir quels sont les individus et/ou groupes sociaux donnés à voir comme participant ou subissant des rapports de pouvoir. J'ai dès lors pu observer que le rap est affilié de manière privilégiée dans la presse à des hommes non-blancs définis comme sexistes et homophobes (Dalibert 2018b) ; que la couverture médiatique du premier roman d'Édouard Louis dépeint les classes populaires blanches vivant dans le nord de la France comme symboliquement et physiquement violentes à l'égard des groupes racisés, des femmes et des minorités sexuelles (Dalibert 2018c) ; que les roms sont décrits dans la presse comme ayant des comportements structurés par le sexisme quand, parallèlement, les « jeunes garçons des banlieues », figure marquée<sup>4</sup> par la race et la classe, sont désignés comme responsables du racisme à leur égard sur le territoire français (Dalibert et Doytcheva 2014).

Mon approche des médias est constructiviste<sup>5</sup> et s'ancre dans le champ des *cultural studies*. J'appréhende les productions médiatiques comme étant le résultat de constructions sémantiques, significatives de rapports de force, qui concourent activement à la définition de la réalité sociale et au sens partagé par une communauté (Hall 1997). Les médias nationaux d'information généraliste sont effectivement une instance productrice de significations particulièrement puissante (Carah et Louw 2015) : les représentations qui y circulent alimentent profondément les schèmes de significations partagées au sein d'une culture aux frontières nationales, même si la conflictualité sociale implique toujours une lutte des significations, et ce dans de nombreux contextes (médiatiques ou non).

## 1) Des récits médiatiques au métarécit national républicain

Dans les médias d'information, les faits, phénomènes et problèmes sociaux sont formalisés dans des « récits médiatiques » (Lits 2007) qui mettent en scène des protagonistes interagissant entre eux et où chacun est attaché à un rôle qui peut être « bon » ou « mauvais » sur l'échelle des valeurs morales (Cefaï 2007 : 172). Dans les narrations qui participent à la construction des problèmes publics du sexisme, du racisme et/ou de l'homophobie, des groupes sociaux, des individus et des acteurs institutionnels (État, ministère de l'Éducation...) peuvent avoir le rôle de victime ou de responsable d'inégalités, mais aussi d'alliés des victimes ou encore de complices des coupables. La couverture presse de l'arrivée parisienne de la Marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983 (plus connue sous le nom de « Marche des beurs ») présente par exemple les personnes issues de l'immigration nord-

---

<sup>3</sup> L'ensemble de ces syntagmes forme des « paradigmes désignationnels » (Mortureux, 1993). Pour plus de précisions sur la méthodologie employée, voir Dalibert (2018a).

<sup>4</sup> Sur la problématique du marquage social, se référer aux travaux de Wayne Brekhus (2005).

<sup>5</sup> Pour en savoir plus sur l'approche constructiviste des médias, voir les travaux de Bernard Delforce (1999, 2004).

africaine comme victimes de racisme, les électeurs du Front national, les policiers faisant du contrôle au faciès et les classes populaires blanches comme en étant responsables, tandis que les classes moyennes et supérieures blanches sont dépeintes comme alliées des victimes et porteuses de la cause antiraciste (Dalibert 2012).

Les rôles attribués aux protagonistes des récits participent pleinement aux processus de valorisation et de dépréciation médiatiques. Comme l'a montré Olivier Voirol (2005) à la suite des travaux d'Axel Honneth (1992), les récits allouent inégalement de la reconnaissance sociale, c'est-à-dire de la valeur (au sens d'estime ou de qualités attribuées), aux individus et aux groupes sociaux par le biais de représentations positives. Dans les médias nationaux, les groupes et acteurs sociaux peuvent apparaître dans plusieurs récits médiatiques et jamais dans d'autres, être affiliés à plusieurs rôles dont certains sont récurrents et se répètent au fil de narrations à la publicité très importante, ce qui renforce les processus de (dis)qualifications médiatiques. Un choix est toujours opéré par les rédactions sur ce qui fait l'objet d'un article de presse ou d'un sujet de journal télévisé (Molotch et Lester 1996). Par conséquent, de nombreux faits et problèmes de société ne sont pas « publics » dans le sens où, en suivant la définition de « domaine public » d'Hannah Arendt (1961), ils ne sont pas connus de la communauté nationale. Les faits et problèmes de société deviennent « publics » lorsqu'ils sont érigés en « événements médiatiques » (Neveu et Quéré 1996), c'est-à-dire lorsqu'ils apparaissent dans l'« espace public national » (Dalibert, Lamy, Quemener 2016) matérialisé par les grands médias avec un minimum de force, de fréquence ou d'« intensité affective » (Quemener 2018). Le différentiel de publicité dont disposent les mouvements féministes participe ainsi à façonner le sens donné aux rapports de genre dans l'espace public national. Il conduit à ethnoracialiser le problème public du sexisme étant donné que les collectifs désignant des responsables marqués par la race, à l'instar de Ni putes ni soumises et de Femen, font plus souvent événement (Dalibert 2017).

La publicité et la répétition des rôles affiliés aux groupes sociaux dans les récits médiatiques produisent un métarécit, ou récit de niveau supérieur, qui alimente l'imaginaire et le système de représentations de la nation française. Celui-ci définit les hommes non-blancs et/ou de classe populaire comme coupables de sexisme, d'homophobie et/ou de racisme. À l'inverse, les hommes blancs de classes moyennes supérieures ont le rôle d'alliés des victimes d'inégalités. La particularité de ce métarécit est qu'il est commun à l'ensemble des récits élaborés par les institutions médiatiques *mainstream* et fait fi des différences liées aux lignes éditoriales, ce qui le rend, d'ailleurs, difficilement perceptible. Il s'agit d'un métarécit qui se déploie sur le territoire sémantique du sens commun, qui se donne à voir comme étant dénué de toute aspiration idéologique et de regard situé sur le monde social. Son apparente neutralité est, en suivant la théorisation de Raymond Williams (1973) et celle de Donna Haraway (1996), la condition de sa puissance hégémonique. Dès lors, ce récit sur la nation est un métarécit dans le sens qu'en donne Jean-François Lyotard (1979) : il s'agit d'une narration qui légitime des instances d'autorité. Il contribue en effet à produire et à renforcer le pouvoir qu'ont les groupes majoritaires car ils y sont dépeints comme incarnant la définition idéale de la francité, à savoir de l'identité nationale française. Cette dernière est un système de représentations (Hall 1998 : 231) qui relie la citoyenneté à un attachement profond aux valeurs républicaines de liberté, d'égalité et de fraternité, mais aussi à certains attributs identitaires (genre, race,...). La « communauté imaginée » française (Anderson 1996) est donc particulièrement restrictive, attendu que seuls les groupes liés à la blancheur, à la masculinité, aux classes moyennes supérieures et à l'hétérosexualité sont mis en scène, dans ce métarécit, comme respectant fondamentalement les valeurs de la République.

En faisant circuler un tel métarécit, les médias d'information fonctionnent comme des « technologies de francité », pour reprendre la notion de « technologie de genre » de Teresa de Lauretis (2007), c'est-à-dire des technologies de pouvoir qui implantent des

représentations de Français·es « modèles », autant du point de vue des valeurs morales que de l'identité sociale. Ce métarécit national participe à la définition de ce que Michel Foucault nomme le « code moral » ou « de conduite » (Foucault 1983 : 1374) d'une société et qui renvoie aux règles, normes et valeurs que les citoyen·nes doivent adopter pour qu'ils/elles puissent se reconnaître en tant que sujet moral ou « bon sujet » de la nation française. Le métarécit national est porteur de stratification nationale car il détermine un régime de valeur républicain hégémonique qui fixe, d'une part, l'échelle nationale et publique de la moralité et, d'autre part, les groupes sociaux dignes de « reconnaissance » (Honneth 1992 ; Butler 2009) et de « respectabilité » (Skeggs 2015). Ce régime de valeur est particulièrement puissant car, en étant formalisé dans l'espace public national, il est connu de l'ensemble des membres de la nation, même si ces derniers peuvent, bien sûr, adopter dans leur vie quotidienne des régimes de valeur oppositionnels et alternatifs (Skeggs 2018).

## 2) Les processus d'ethnicisation à l'œuvre dans les récits

Le métarécit national, qui légitime les groupes majoritaires en les figurant comme les seuls à investir le territoire de la moralité républicaine, se formalise par des « processus d'ethnicisation ». Les groupes sociaux, qu'ils soient déterminés par le genre, l'âge, la religion, la race et/ou la classe (« les adolescents », « les musulmanes », « les classes bourgeoises »...) sont caractérisés, dans l'espace public national, par une « ethnicité » (Meer 2014), autrement dit par une culture (du point de vue anthropologique) qui les relie à des modes de vie, des pratiques, des représentations sociales et un régime de valeur. L'ethnicité doit s'entendre ici comme la notion de « race » (Guillaumin 1972 ; Hall 1996), c'est-à-dire comme une construction sociale produite par du discours qui est porteuse de rapports de pouvoir. Les groupes médiatisés, que l'on peut nommer « stéréotypes » (Amossy, Herschberg-Pierrot 1997) même si je préfère la notion de « sociotypes »<sup>6</sup>, sont mis en scène, dans le métarécit national, de la même manière que les personnages d'un roman : en plus du (ou des) rôle(s) au(x)quel(s) ils sont affiliés, chacun fait l'objet de discours qui donnent corps et sens à sa psychologie, à ses normes et valeurs, à ses comportements, à ses manières de penser et d'agir.

Les processus d'ethnicisation ont une double facette dans les médias d'information : ils s'élaborent par l'intermédiaire de descriptions quasi ethnographiques qui créent, littéralement, les groupes sociaux qu'elles donnent à voir. Les journalistes associent en effet ces derniers à une culture par le biais de discours dont « la promesse » (Jost 2003 : 19) faite aux publics est qu'ils sont « réels » et « vrais ». Dans les conventions et imaginaires sociaux, les médias d'information représentent fidèlement, en toute objectivité et neutralité, la réalité en miroir (Mercier, 1996 ; Delforce 1999). Les processus d'ethnicisation produisent l'intelligibilité des groupes sociaux parce qu'ils se déploient au travers de médias d'information faisant autorité dans la constitution « du réel » (Charaudeau 1997). Ces processus sont donc performatifs car, en suivant Judith Butler (1990), ils donnent sens et réalité aux groupes qu'ils caractérisent<sup>7</sup>.

Les processus d'ethnicisation sont particulièrement identifiables dans les médias d'information lorsque des « témoins anonymes » sont décrits et/ou interrogés en tant que représentants d'un groupe social. Ces individus font office de ce que François Jost appelle des « sujets d'énonciation théorique » (Jost 2003 : 67) car, en s'apparentant à des individus-types représentatifs d'un groupe social, ils sont remplaçables par n'importe quels autres individus

---

<sup>6</sup> Nous préférons la notion de « sociotype » à celle de « stéréotype » car celle-ci est moins ambiguë. La présence du préfixe « stéréo » marque l'idée de figement. Dès lors, s'intéresser aux représentations médiatiques des stéréotypes implique souvent de porter une attention aux traits les plus caricaturaux et/ou simplifiés d'un groupe social, ce qui empêche bien souvent de porter attention à la construction discursive du groupe social lui-même.

<sup>7</sup> Lynette Finch (1993) a par exemple montré comment, au 19<sup>ème</sup> siècle en Australie, la catégorie des « classes populaires » a été élaborée par le biais de discours naturalistes provenant des classes supérieures.

partageant les mêmes caractéristiques. Ils sont souvent reconnaissables dans les récits par les syntagmes utilisés pour les désigner, syntagmes qui portent la marque d'un ou de plusieurs attributs identitaires (genre, âge, race...), tels qu'« une jeune femme de 22 ans » ou « Selim ». Lorsque les journalistes illustrent (et authentifient) la cause de Ni putes ni soumises au début de l'année 2003, ils produisent le stéréotype genré et racialisé de la « jeune femme des banlieues » par le biais de processus d'ethnicisation (Dalibert 2012, 2013). Les productions médiatiques mettent alors en avant un grand nombre de femmes non-blanches, souvent désignées par un prénom (« Samira », « Safia », « Zéliha »...), qui partagent les mêmes modes de vie, façons de penser et d'agir. Elles sont systématiquement décrites comme victimes de sexisme et entravées dans leur processus d'émancipation par, premièrement, des parents de confession musulmane qui les empêchent de sortir et leur imposent « des traditions » liées à l'islam (préservation de la virginité, mariage forcé...) et, deuxièmement, par les jeunes garçons racisés de leur âge qui les insultent, les harcèlent, les agressent et/ou les violent si elles se conduisent selon les normes blanches de féminité (se maquiller, porter des jupes et/ou des talons, avoir un petit ami, des relations sexuelles avant le mariage...).

En plus de caractériser *l'ensemble* des membres d'un groupe social sous des traits culturels communs, les processus d'ethnicisation positionnent celui-ci différemment sur l'échelle nationale et publique de la moralité. Le code moral (ou régime de valeur) de la société française, élaboré à l'intérieur du métarécit national, est figuré comme étant le propre des groupes majoritaires. À l'inverse, les groupes marqués par la classe et/ou la race sont catégorisés par des comportements contraires aux valeurs républicaines. La médiatisation du premier roman d'Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule* (Dalibert 2018c), qualifie les classes populaires blanches par des modes de vie non vertueux structurés par le manque (d'argent, de travail, d'hygiène, d'éducation, de culture), certaines pratiques culturelles, culinaires et sexuelles (télévision, football, nourriture grasse, hétérosexualité) et des valeurs opposées à celles de la nation (homophobie, sexisme, racisme, violence). Les processus d'ethnicisation édifient des frontières symboliques et des hiérarchies entre les groupes (De Rudder, Poiret et Vourc'h 2000 : 31). Ils créent également de l'altérité en excluant un certain nombre de catégories sociales de la définition idéologique du Nous national.

Tous les groupes sociaux ne sont pas ethnicisés explicitement dans les médias d'information : ce sont les minorités qui font l'objet d'un nombre important de discours définitoires et de descriptions. Dans leurs travaux précurseurs, Paul Gilroy (1987, 1990) et Stuart Hall (1993) montrent comment, en Angleterre, l'ethnicité nationale affiliée aux groupes majoritaires ne fait pas l'objet de narrations, contrairement aux pratiques et comportements des minorités qui sont présentés comme incompatibles avec l'identité anglaise. Même si les processus d'ethnicisation sont souvent identifiables quand il s'agit des minorités, cela ne veut pas dire que les groupes dominants ne sont pas ethnicisés. Premièrement, ils apparaissent à minima dans les médias par le biais de syntagmes désignatifs (« les hommes », « les classes supérieures »). Deuxièmement, qu'ils soient désignés ou non, les groupes majoritaires sont caractérisés implicitement. Leur ethnicité se figure en creux des représentations et prend forme dans un jeu d'opposition en étant mise en scène face à celles caractérisant les groupes minoritaires (Butler 2009 : 17 ; Dell'Omodarme 2015). Comme le met en avant Colette Guillaumin, « le groupe majoritaire est une forme de réponse aux groupes minoritaires : son existence ne se saisit que par l'absence de limitation en face des groupes catégorisés qui sont étroitement déterminés » (Guillaumin 1972 : 196).

### **3) Le rôle de l'ethnicité et du genre dans la production de la race et de la classe**

Parce qu'ils rendent intelligibles les groupes sociaux et leurs différences, les processus d'ethnicisation fabriquent ce que Stuart Hall nomme les « grandes identités sociales

collectives de la classe, de la nation, du genre » (Hall 1991 : 57). Pour le dire dans des termes plus sémiologiques, la race, le genre, la classe ou la sexualité sont les signifiés des processus d'ethnisation et ces derniers leurs signifiants<sup>8</sup>. Les grandes identités sociales collectives se formalisent par la mise en scène répétitive de groupes sociaux ethnisés, circonscrits à des traits physiologiques particuliers et à une dénomination spécifique (les « femmes », les « classes populaires »...). Outre l'ethnicité, chaque sociotype est en effet affilié à des caractéristiques physiques (cheveux, accent, silhouette, vêtements, accessoires...), que celles-ci soient directement données à voir dans les images ou énoncées par du texte, à l'image du sociotype de la « jeune fille des banlieues » qui, dans la couverture presse et télévisuelle de Ni putes ni soumises, est décrit/montré comme portant le hijab ou des vêtements masculins (ce qui, dans le récit médiatique du mouvement, constitue également une preuve du sexisme qu'il subit). Les discours qui ont trait aux caractéristiques physiques des groupes sociaux participent à déterminer les signes ou marqueurs visuels (et auditifs) de la race, de la classe et/ou du genre qui font sens dans une communauté nationale. Ils sont toutefois nettement moins nombreux dans les récits que ceux qui participent de processus d'ethnisation.

L'ethnicité a une place essentielle dans les processus de constitution et de « naturalisation » (Guillaumin 1972, 1992) des groupes sociaux. En associant systématiquement les mêmes attributs culturels à un groupe, celui-ci est différencié des autres et naturalisé. Comme le met en avant Francesca Scrinzi au sujet de la production contemporaine du racisme, « la logique de naturalisation investit la notion de différence culturelle » (Scrinzi 2008 : 9). En ce qui concerne la classe, certains·es chercheur·ses, à l'instar de Chris Haylett (2001), préfèrent parler de « racialisation des classes populaires » pour rendre compte des processus de naturalisation. Or, il est selon moi plus pertinent de parler d'ethnisation, attendu que ce sont les traits culturels qui caractérisent le groupe et produisent la classe, à l'image des classes populaires blanches dans la médiatisation d'*En finir avec Eddy Bellegueule* (Dalibert 2018c).

En plus d'être produits par l'ethnicité, la classe et la race le sont également par le genre (Dalibert 2014, 2018c), et ce de deux manières différentes : premièrement parce que la race et la classe sont constituées dans les récits médiatiques par des protagonistes toujours genrés (a minima par le langage) et, deuxièmement, parce que le système de représentations du genre est cosubstantiel de celui de l'ethnicité. Dans les médias, le genre, l'ethnicité, la classe, la race et la francité s'articulent et se coproduisent.

Les identités collectives de la race et de la classe prennent systématiquement la forme de deux sociotypes construits en miroir, les « femmes » et les « hommes », dont la performance de genre est distincte mais complémentaire. Dans la médiatisation de Ni putes ni soumises, de Femen, des minorités dites « roms », du rap ou d'*En finir avec Eddy Bellegueule*, les hommes non-blancs et/ou de classe populaire sont affiliés à un sexisme intrinsèque et un virilisme (brutalité, violence...), tandis que les femmes sont caractérisées par une « déféminisation » ou une hypersexualisation décrites, dans les deux cas, comme significatives de leur soumission à la misogynie des hommes de leur entourage. La répétition systématique de deux catégories de genre pour signifier la classe ou la race consolide l'idéologie essentialiste de la « différence des sexes » où femmes et hommes seraient intrinsèquement différents par nature<sup>9</sup>. En plus de produire et de naturaliser l'idée de sexe biologique<sup>10</sup>, cette construction

---

<sup>8</sup> Comme le dit Teresa De Lauretis (2007) à propos du genre, la race et la classe sont à la fois l'effet et la cause, la représentation et la matrice représentationnelle, des processus d'ethnisation.

<sup>9</sup> Virginie Julliard observe également dans ces travaux, notamment dans ceux portant sur les échanges autour de la théorie du genre sur Twitter (Julliard 2017), que l'idée de différence des sexes est également naturalisée par les discours.

<sup>10</sup> À ce sujet, se référer aux travaux de Judith Butler (1990).

médiatique est révélatrice de l'hégémonie hétérosexuelle (Wittig, 2001) dont est porteur le métarécit national.

En outre, les masculinités et féminités des groupes minoritaires sont systématiquement présentées comme déviantes de l'ethnicité républicaine modèle. Les masculinités non-blanches et/ou populaires sont dépeintes comme repoussoirs car elles font la démonstration d'une opposition à la valeur d'égalité par leur machisme et leur homophobie exacerbés, tandis que les féminités des femmes marquées par la race et/ou la classe sont caractérisées par l'impossibilité de vivre selon les valeurs républicaines. À l'inverse, les masculinités et féminités des groupes majoritaires se donnent à voir comme symboles d'émancipation et de rapports sociaux égalitaires. Les femmes blanches, hétérosexuelles et appartenant aux classes moyennes supérieures sont associées une féminité républicaine synonyme d'épanouissement personnel, d'indépendance financière et de liberté sexuelle<sup>11</sup>. Elles sont mises en scène comme « assumant leur féminité », ont la possibilité de se maquiller, de porter des mini-jupes, des décolletés et des talons hauts, bref de « se mettre en valeur » en montrant leur corps – monstration du corps qui est d'ailleurs érigé en symbole de l'émancipation féminine dans la couverture presse de Femen (Dalibert, Quemener 2014). La masculinité républicaine des hommes blancs, hétérosexuels et de classe moyenne supérieure est quant à elle définie par la force et la douceur. Les groupes majoritaires sont représentés comme protégeant financièrement et corporellement leur entourage, mais comme étant sensibles et doux, à l'instar des rappeurs blancs venant de classe moyenne faisant l'objet d'un portrait dans la presse (Dalibert 2018b). Ils sont de surcroît donnés à voir comme respectueux des autres et notamment des minorités en étant affiliés, dans le métarécit national, au rôle d'alliés des victimes d'inégalités. La masculinité blanche, de classe supérieure et hétérosexuelle attachée à l'ethnicité républicaine est dans une position hégémonique car, comme l'énonce Raewyn Connell (1996), en plus d'être la plus valorisée dans le système de représentations médiatiques, elle caractérise les groupes qui ont le plus de pouvoir économique.

#### **4) Des exceptions de race et de classe qui produisent l'hégémonie du métarécit**

Les ethnicités qui circulent dans le métarécit national n'ont pas n'existence en soi, hors de la médiatisation ou en amont de celle-ci. Elles caractérisent des groupes d'individus par un régime de valeur et des traits culturels limités qui peuvent perdurer dans le temps et qui ne rendent pas compte du caractère dynamique, pluriel et hybride des subjectivités et modes d'existence. Le stéréotype genré et racialisé de la « jeune fille des banlieues » mis en scène dans la médiatisation de Ni putes ni soumises se situe dans la filiation (ou généalogie) représentationnelle de la « beurette » des années 1980 et 1990 et, de façon plus lointaine, de la « femme musulmane » à l'époque coloniale : même si certaines de leurs pratiques et aspects de leur mode de vie ne sont pas analogues dans les discours, ces trois figures sont dépeintes comme cloitrées dans l'espace privé et soumises aux hommes de leur entourage, et ce peu importe le contexte historique (Dalibert 2012).

Toutefois, malgré la relative stabilité des ethnicités qui circulent dans les médias, des individus marqués par le genre, la race et/ou la classe sont affiliés à des modes de vie, des manières de voir et d'agir, des normes et valeurs qui diffèrent (voire s'opposent) à ceux qui caractérisent habituellement le groupe social d'appartenance. Dans les couvertures presse et

---

<sup>11</sup> Les féminités blanches de classes moyennes et bourgeoises sont omniprésentes dans la fiction et fortement valorisées, comme on peut l'observer dans les séries télévisées (Lécossais 2015). Comme le met également en avant Beverley Skeggs (2004), la « bonne » féminité est celle, reliée à la blancheur et aux classes moyennes, qui a l'apparence d'être « naturelle » (alors que « ce naturel » réclame un travail et des moyens importants : faire du sport, s'épiler, surveiller son poids...). Cette féminité « naturelle » et morale est antagoniste de celle, disqualifiée, qui caractérise les femmes de classe populaire dans les représentations.



télévisuelle de Ni putes ni soumises, des jeunes femmes non-blanches sont décrites comme libres, autonomes, portant maquillage et talons hauts, tout comme la presse écrite publie régulièrement des portraits de rappeurs non-blancs à la masculinité douce et respectueuse des femmes, à l'image de Disiz la Peste ou d'Oxmo Puccino. La visibilité médiatique de tels individus n'est pas significative de la cohabitation, au sein de l'espace public national, de plusieurs ethnicités utilisées pour rendre compte d'un même groupe social. Ces individus n'ont en effet pas le statut de sujet d'énonciation théorique ou d'idéal-type du groupe qu'ils représentent, et ce pour deux raisons. Premièrement, ils sont clairement identifiables en étant désignés par un prénom *et* un nom (ou un nom de scène). Ils ne font donc pas figure de « témoin anonyme » remplaçable par n'importe quel autre témoin. Deuxièmement, ils font office de contre-exemples, vu que leur ethnicité ne correspond pas à celle du groupe partageant la même identité sociale. Les sujets marqués par la race et/ou la classe et qui répondent à l'ethnicité nationale sont mis en scène, dans les récits médiatiques, en tant qu'« exceptions », et ce dans les deux sens du terme. D'une part, ils incarnent une minorité (en terme de nombre) qui s'oppose à une majorité et, d'autre part, ils ont des capacités fortement estimables que les autres membres du groupe n'ont pas. Dans la médiatisation de Ni putes ni soumises, seule une poignée de femmes non-blanches (les fondatrices du mouvement) sont décrites comme « féminines » et ne subissant plus de violences sexistes après avoir mené « un combat » dépeint comme difficile et qui les a conduit à déménager, voire à être en rupture avec leur famille (Dalibert 2012). Ces exceptions républicaines de race et de classe apparaissent en tant que minorité respectable face à une majorité qui, elle, est plus problématique<sup>12</sup>.

La publicité accordée à ces contre-exemples est importante, à l'instar de celle dont bénéficient Édouard Louis et Oxmo Puccino quand il sort un album de rap. Elle produit un discours sur les récits médiatiques eux-mêmes en les présentant comme des espaces qui configurent, au mieux, des représentations diversifiées et multiples des identités sociales ou, au pire, des représentations dominantes qui feraient systématiquement face à des contre-représentations. Or, selon moi, la présence médiatique d'exceptions de race et de classe permet à l'hégémonie du métarécit national de se déployer<sup>13</sup> car, en plus de renforcer son invisibilité, elle produit « l'exceptionnalisme » de la nation française. Pour Jasbir Puar (2013), la notion d'exceptionnalisme est à comprendre de deux façons qui peuvent paraître contradictoires. Premièrement, elle renvoie au fait qu'une nation se donne à voir comme étant plus respectable que les autres en faisant la promotion de son système politique, de ses valeurs ou encore de sa culture. Deuxièmement, en faisant référence aux travaux de Giorgio Agamben, Puar met en avant que l'exceptionnalisme renvoie aussi à l'idée d'« "état d'exception" par lequel sont justifiées les mesures les plus extrêmes d'un État » (*ibid.* : 155). À l'image des gays blancs et bourgeois qui ont été symboliquement intégrés dans le Nous national étatsunien après le 11 septembre 2001 (Puar 2012), les exceptions républicaines de race et/ou de classe sont intégrées au système de représentations médiatiques de la francité par l'ethnicité modèle qui leur est associé. L'inclusion symbolique et restrictive des minorités dans le Nous national français permet de figurer la nation comme étant égalitaire, moderne et progressiste attendu que la présence médiatique de bons sujets de classe et de race devient une démonstration publique des capacités d'intégration de la République<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> Un certain nombre de travaux ont également mis en avant que les femmes et les hommes non-blancs associés à une ethnicité modèle font figure d'exceptions dans le champ médiatique (Guénif-Souilamas 2006 ; Rigouste 2007).

<sup>13</sup> Sur ce sujet, se référer également à Stuart Hall (1982).

<sup>14</sup> Comme le met en avant Demetrakis Z. Demetriou dans sa relecture de la théorisation de Raewyn Connell à propos de la masculinité hégémonique, celle-ci a besoin d'intégrer des exceptions de race, de classe et sexuelles pour pouvoir faire perdurer les rapports sociaux de genre : « la masculinité hégémonique, masculinité culturellement glorifiée et capable d'assurer la reproduction du patriarcat, n'est pas construite en opposition

Cette construction médiatique permet également de renforcer la puissance et l'autorité des groupes majoritaires vu qu'ils n'apparaissent pas explicitement comme ayant systématiquement le « beau rôle » dans les récits médiatiques. Ces derniers présentent en effet des exceptions repoussoirs affiliées à la masculinité, à la blancheur, à l'hétérosexualité et aux classes supérieures, et dont le régime de valeur est figuré comme s'opposant à celui de la nation parce qu'ils seraient « clairement » sexistes, racistes et/ou homophobes. Dans la médiatisation de la Barbe, d'Osez le féminisme et de #balancetonporc, des hommes blancs de classe bourgeoise sont désignés en tant que responsables de violences sexistes (Dominique Strauss-Kahn, Pierre Joxe, Harvey Weinstein...). Ces derniers (qui sont rarement anonymes) sont présentés comme des individus problématiques et opposés, dans les discours, à une majorité respectable d'hommes blancs de classe moyenne supérieure qui, elle, est dépeinte comme respectueuse des femmes et alliée du féminisme.

## Conclusion

Dans les récits configurés au sein des médias nationaux *mainstream*, les inégalités sociales sont présentées comme étant le résultat d'agissements ouvertement sexistes, racistes et/ou homophobes provenant de groupes minoritaires ou de contre-exemples repoussoirs appartenant aux groupes majoritaires. Les problématiques des rapports sociaux et des discriminations systémiques sont ainsi mises à distance de l'espace public national, dans le sens où elles ne sont pas constituées en tant que problème public. Ces récits médiatiques produisent en parallèle un métarécit national qui représente les groupes majoritaires en haut de l'échelle de la moralité républicaine et exclut symboliquement les classes populaires et groupes racisés de la francité. Ce métarécit médiatique est donc producteur de « nationalisme banal », pour reprendre la notion de Michael Billig (1995), dans le sens où il détermine les sujets associés à la blancheur et aux classes supérieures comme étant plus respectables et légitimes que les autres dans l'espace républicain, tout en ne se donnant pas à voir comme l'expression d'un nationalisme.

## Bibliographie

- AMOSSY, Ruth et Anne HERSCHBERG-PIERROT  
1997 *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*. Paris, Nathan université.
- ANDERSON, Benedict  
2002 (1996) *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Traduction de Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris, La Découverte.
- ARENDT, Hannah  
1994 (1961) *Condition de l'homme moderne*. Traduction de Georges Fradier. Paris, Calmann-Lévy.
- BILLING, Michael  
1995, *Banal Nationalism*. Londres, Sage Publications.
- BREKHUS, Wayne  
2005 (1998) « Une sociologie de l'« invisibilité » : réorienter notre regard », traduction d'Olivier Voirol, *Réseaux*, 129-130 : 243-272.
- BUTLER, Judith  
2005 (1990) *Trouble dans le genre : Pour un féminisme de la subversion*. Traduction de Cynthia Krauss. Paris, La Découverte.

---

complète aux masculinités gaies. Bien plutôt, de nombreux éléments de celles-ci ont été intégrés à un bloc hégémonique hybride, bloc dont l'hétérogénéité est en mesure de rendre le dividende patriarcal invisible et de légitimer la domination patriarcale. » (Demetriou 2015 : 39).

- 2009, *Ces corps qui comptent*. Traduction de Charlotte Nordmann. Paris, Éditions Amsterdam.
- CARAH, Nicholas et Eric LOUW
- 2015 *Media & Society : Production, Content & Participation*. Los Angeles, Londres, New Delhi, Singapore, Washington, Sage Publication.
- CEFAÏ, Daniel
- 1996 « La construction des problèmes publics : Définition de situations dans des arènes publiques », *Réseaux*, 76 : 43-66.
- 2007 *Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective*. Paris, La Découverte/M.A.U.S.S.
- CHARAUDEAU, Patrick
- 1997 *Le discours d'information médiatique : La construction du miroir social*. Paris, Nathan.
- CONNELL, Raewyn W.
- 2015 (1996) *Masculinities. Second Edition*. Berkeley, Los Angeles, University of California Press.
- DALIBERT, Marion
- 2012 *Accès à l'espace public des minorités ethnoraciales et « blanchité »*. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Lille 3.
- 2013 « Authentification et légitimation d'un problème de société par les journalistes : les violences de genre en banlieue dans la médiatisation de Ni putes ni soumises », *Études de communication*, 40 : 167-180.
- 2014 « Le marquage socio-discursif de la race par le genre. Les "roms", les Tunisiens, les Ukrainiens et les habitants des banlieues françaises dans les médias », *RFSIC* [en ligne], 4, [<http://rfsic.revues.org/743>].
- 2017 « Féminisme et ethnoracialisation du sexisme dans les médias », *RFSIC* [en ligne], 11, [<https://rfsic.revues.org/2995>].
- 2018a « Reconstituer l'événement » dans Lécossais Sarah et Quemener Nelly (dir.), *En quête d'archives : bricolages méthodologiques en terrains médiatiques*. Paris, INA Editions : 69-77.
- 2018b « Les masculinités ethnoracialisées des rappeur.euse.s dans la presse », *Mouvements*, 96 : 22-28.
- 2018c « *En finir avec Eddy Bellegueule* dans les médias. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires », *Questions de communication*, 33 : 89-109.
- DALIBERT, Marion et Milena DOYTICHEVA
- 2014 « Migrants roms dans l'espace public : (in)visibilités contraintes », *Migrations-Société*, 152 : 75-90.
- DALIBERT, Marion et Nelly QUEMENER
- 2014 « Femen, l'émancipation par les seins nus ? », *Hermès*, 69 : 171-175.
- DALIBERT, Marion, Aurélie LAMY et Nelly QUEMENER
- 2016 « Introduction : Circulation et qualification des discours. Conflictualités dans les espaces publics », *Études de communication*, 47 : 7-20.
- DE LAURETIS, Teresa
- 2007 *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*. Traduction de Sam Bourcier. Paris, La Dispute.
- DELFORCE, Bernard
- 1996 « la responsabilité sociale du journaliste : donner du sens », *Les Cahiers du journalisme*, 2 : 16-32.
- 2004 « Le constructivisme : une approche pertinente du journalisme », *Questions de communication*, 6 : 111-134.
- DELL'OMODARME, Marco
- 2015 « Stuart Hall, culture et communauté », *Chimères*, 87/3 : 51-59.
- DEMETRIOU, Demetrakis Z.

- 2015 « La masculinité hégémonique : lecture critique d'un concept de Raewyn Connell », traduction de Hugo Bouvard, *Genre, sexualité & société* [En ligne], 13, URL : <http://gss.revues.org/3546>, 2001.
- DE RUDDER, Véronique, Christian POIRET et François VOUREC'H  
2000 *L'inégalité raciste. L'universalité républicaine à l'épreuve*. Paris, PUF.
- FINCH, Lynette  
1993 *The Classing Gaze : Sexuality, Class and Surveillance*. Crows Nest, Allen & Unwin.
- FOUCAULT, Michel  
1994 (1983) « Usage des plaisirs et techniques de soi », dans Michel Foucault. *Dits et écrits II : 1976-1988*. Paris, Gallimard : 1358-1380.
- JOST, François  
2003 *La télévision du quotidien. Entre réalité et fiction*. Bruxelles, De Boeck.
- GILROY, Paul  
1987 « *There Ain't No Black in the Union Jack* ». *The cultural politics of race and nation*. London, Melbourne, Sydney, Auckland, Johannesburg, Hutchinson.
- 1990 « The End of Anti-Racism », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 17/1: 71-83.
- GUÉNIF-SOUILAMAS, Nacira  
2006 « La Française voilée, la beurette, le garçon arabe et le musulman laïc. Les figures assignées du racisme vertueux » dans Guénif-Souilamas Nacira, *La république mise à nu par son immigration*. Paris, La Fabrique éditions : 109-132.
- GUILLAUMIN, Colette  
1992 *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature/* Paris, Côté-femmes éditions.  
2002 (1972) *L'idéologie raciste*. Paris, Gallimard.
- HALL, Stuart  
1993 « Culture, community, nation », *Cultural Studies*, 7/3: 349-363.  
1997 « The work of representation » dans Hall Stuart, *Representation. Cultural Representations and Signifying Practices*. Londres, Thousand Oaks, New Delhi, Sage Publications : 13-74.  
2007 (1982) « La redécouverte de l'«idéologie» : retour du refoulé dans les *médias studies* » dans Hall Stuart, *Identités et cultures 1. Politiques des Cultural studies*. Édition de Maxime Cervulle, traduction de Christophe Jaquet. Paris, Amsterdam : 81-120.  
2007 (1998) « Identité culturelle et diaspora » dans Hall Stuart, *Identités et cultures 1. Politiques des Cultural studies*. Édition de Maxime Cervulle, traduction de Christophe Jaquet. Paris, Amsterdam : 227-241.  
2013 (1991) « Anciennes et nouvelles identités, anciennes et nouvelles ethnicités », dans Hall Stuart, *Identités et cultures 2. Politiques des différences*. Édition de Maxime Cervulle, traduction d'Aurélien Blanchard et Florian Vörös. Paris, Amsterdam : 53-76.  
2013 (1996) « La "race" : un signifiant flottant », dans Hall Stuart, *Identités et cultures 2. Politiques des différences*. Édition de Maxime Cervulle, traduction d'Aurélien Blanchard et Florian Vörös. Paris, Amsterdam : 95-111.
- HARAWAY, Donna  
2007 (1996) « Le témoin modeste : diffractions féministes dans l'étude des sciences », dans Haraway Donna, *Manifeste cyborg et autres essais*. Anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan, traduction de Delphine Gardey. Paris, Exils : 309-333.
- HAYLETT, Chris  
2001 « Illegitimate Subjects ? Abject whites, Neoliberal modernisation, and Middle-class multiculturalism », *Environment and Planning D : Society and Space*, 19: 351-370.
- HONNETH, Axel  
2007 (1992) *La lutte pour la reconnaissance*. Paris, Editions du Cerf.
- JULLIARD, Virginie

- 2017 « “Théorie du genre”, #theoriedugenre : stratégies discursives pour soustraire la “différence des sexes” des objets de débat », *Études de communication*, 48 : 111-136.
- LECOSSAIS, Sarah  
2015 *Chroniques d’une maternité hégémonique. Identités féminines, représentations des mères et genre de la parentalité dans les séries télévisées familiales françaises (1992-2012)*. Thèse de doctorat en sciences de l’information et de la communication, Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle.
- LITS, Marc  
2008 *Du récit au récit médiatique*. Bruxelles, De Boeck.
- LYOTARD, Jean-François  
1979 *La condition post-moderne*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- MEER, Nasar  
2014 *Key Concepts in Race and ethnicity*. Los Angeles, London, New Delhi, Singapore, Washington DC, Sage Publications.
- MERCIER, Arnaud  
1996 *Le journal télévisé*. Paris, Presses de Sciences Po.
- MOLOTCH Harvey et Marilyn LESTER  
(1996) « Informer : une conduite délibérée de l’usage stratégique des événements », traduction de Marie-Christine Gamberini, *Réseaux*, 75 : 23-41.
- MORTUREUX, Marie-Françoise  
1993 « Paradigmes désignationnels », *Semen*, 8 : 117-136.
- NEVEU, Érik et Louis QUÉRÉ  
1996 « Présentation : Le temps de l’événement 1 », *Réseaux*, 75 : 5-21.
- PUAR Jasbir K.  
2012 *Homonationalisme. Politiques queer après le 11 septembre*. Traduction de Maxime Cervulle et Judy Minx. Paris, Éditions Amsterdam.
- 2013 « Homonationalisme et biopolitique », traduction de Maxime Cervulle, *Cahiers du genre*, 54 : 151-185.
- QUEMENER, Nelly  
2018 « “Vous voulez réagir ?”. L’étude des controverses médiatiques au prisme des intensités affectives », *Questions de communication*, 33 : 23-42.
- RIGOUSTE, Mathieu  
« La construction médiatique du corps intégré. Promouvoir pour bannir dans la cité postcoloniale », dans Rigoni Isabelle, *Qui a peur de la télévision en couleurs ? La diversité culturelle dans les médias*. Montreuil, Aux lieux d’être : 109-129.
- SCRINZI, Francesca  
2008 « Quelques notions pour penser l’articulation des rapports sociaux de “race”, de classe et de sexe », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 16, URL : <http://journals.openedition.org/cedref/578>
- SENAC, Réjane  
2015 *L’égalité sous conditions : genre, parité, diversité*. Paris, Les Presses de Science-Po.
- SKEGGS, Beverley  
2004 *Class, Self, Culture*, Londres, New York, Routledge.
- 2015 *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*. Traduction de Marie-Pierre Pouly. Marseille, Agone.
- 2018 « Une autre conception de la personne. Régimes de valeur et pratiques d’autonomisation de la classe populaire », traduction de Nelly Quemener, Chloé Le Gouëz et Maxime Cervulle, *Poli-Politiques de l’image*, 14 : 6-25.
- VOIROL, Olivier

2005 « Le travail normatif du narratif. Les enjeux de reconnaissance dans le récit Médiatique », *Réseaux*, 132 : 51-71.

WILLIAMS, Raymond

2009 (1973) « Base et superstructure dans la théorie culturelle marxiste », traduction de Nicolas Calvé et Etienne Dobenesque, dans Williams Raymond, *Culture & matérialisme*. Paris, Les Prairies ordinaires : 25-56.

WITTIG, Monique

2007 (2001) *La pensée straight*. Paris, Éditions Amsterdam.

Marion Dalibert est maitresse de conférences au département Culture et au laboratoire GERiiCO de l'Université de Lille. Son travail interroge la production du nationalisme et des rapports de genre, de race et de classe dans les médias d'information généraliste.

### **Le métarécit national des médias d'information : entre production de la race et de la classe et légitimation des rapports sociaux**

Cet article interroge la construction du métarécit national dans les médias d'information français. Il montre que les processus d'ethnisation qui y sont à l'œuvre produisent, d'une part, l'intelligibilité de la race, du genre et de la classe et, d'autre part, légitiment le pouvoir des groupes majoritaires. En effet, le métarécit sur la francité associe les groupes majoritaires à une ethnicité qui les présente en haut de l'échelle de la moralité républicaine tandis que les groupes minoritaires sont présentés comme responsables des inégalités.

### **The National Meta-narrative of the Media: Between the Production of Race and Class and the Legitimization of Power Relations**

This paper examines the construction, in the French media, of a national meta-narrative. It shows that the ethnicization processes that are at work there, on the one hand, the intelligibility of race, gender and class and, on the other hand, legitimize the power of majority groups. Indeed, this meta-narrative on frenchness associates majority groups with an ethnicity that presents them at the top of the scale of republican morality while minority groups are presented as responsible for inequalities.